



Faut-il en rire ? La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains

Corinne Grenouillet

► To cite this version:

Corinne Grenouillet. Faut-il en rire ? La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains. "Discours de l'économie, du travail et du management" organisé en juin 2013 à Strasbourg, Jun 2013, Strasbourg, France. pp.207-221. <hal-03151706>

HAL Id: hal-03151706

<https://hal.science/hal-03151706v1>

Submitted on 2 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Paru dans : La Langue du management à l'ère de l'économie néo-libérale : formes sociales et littéraires, sous la direction de Corinne Grenouillet et de Catherine Vuillermot-Febvet, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Formes et savoirs », 2015, p. 207-221

Faut-il en rire ? La défamiliarisation des discours du management et du néo-libéralisme dans trois romans contemporains

Corinne GRENOUILLET*

Au milieu des années 1980, le roman français a opéré un « retour » à la réalité, après des années marquées par l'expérimentation formelle issue du Nouveau roman des années 1960 et 1970. L'année 1982 est présentée comme symbolique de ce tournant, avec la publication de deux livres consacrés au monde de l'usine, jusque-là mis en sourdine dans la représentation littéraire, *L'Excès l'usine* de Leslie Kaplan et *Sortie d'usine* de François Bon¹. Mais il faut attendre les années 2000 pour que se développent les romans d'entreprise, notamment les romans de bureau, qui sont désormais l'objet d'études nombreuses et de thèses en cours². Ces romans présentent une double caractéristique : ils inscrivent leur fiction dans le cadre d'entreprises fictives et ils réfléchissent (sur) les discours managériaux qui se sont mis à proliférer dans les entreprises réelles.

* Maître de conférences en littérature française. Université de Strasbourg (Centre d'Étude sur les Représentations : Idées, Esthétique et Littérature – Configurations Littéraires).

1. Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, 511 p.
2. Stéphane Bikialo et Jean-Paul Engélibert (éds), *Dire le travail : fiction et témoignage depuis 1980*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 314 p. – Sylvie Servoise-Vicherat et Solange Chavel (éd.), *Raison publique n° 15. Le Travail sans fin*, Paris, PUPS, 2011, 353 p. – Domingues de Almeida J. (éd.), *Intercâmbio, Revue d'Études Françaises / French Studies Journal: La Littérature et le monde du travail*, série II, n° 5, Porto, 2012. <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/10566.pdf> consulté le 8 juin 2014.

Réfléchir est à entendre au sens de *réfléter* aussi bien qu'à celui d'*exercer sa réflexion*, car l'écriture romanesque *pense* comme l'a montré entre autres Thomas Pavel³, de manière aussi sérieuse que les sciences humaines qu'elle rencontre bien souvent. Mais elle pense par des procédés qui lui sont propres et que critiques littéraires ou philosophes ont tenté de mettre en évidence, tel l'*ostranienie*, mot russe traduit par « procédé de singularisation », « défamiliarisation » ou encore « représentation insolite ». L'historien Carlo Ginzburg l'a baptisé, de son côté, l'*estranagement*⁴. Selon Chklovski qui en est le concepteur⁵, nous n'avons conscience ni de nos actes, ni des choses qui nous entourent – et j'ajouterais ni des énoncés que nous entendons –, parce que nos perceptions se sont émoussées, que nous sommes livrés à des automatismes et des habitudes. L'art revêt dès lors une fin, qui est de procurer « une sensation de la chose, mais une sensation qui soit une vision, et non pas seulement une reconnaissance⁶ ». En d'autres termes, l'art (et il faut dans ce terme inclure la littérature) sert à *voir* vraiment une chose familière, c'est-à-dire à la comprendre, et non à la retrouver telle que nous pensions la connaître. La sensation produite par l'art/la littérature aboutit donc à une forme spécifique de connaissance.

Pour montrer comment la littérature, en défamiliarisant les discours de l'économie et du management, les rend *visibles*, tout en dénonçant leur emprise dans l'univers des discours et de la pensée réels, j'ai choisi de porter mon attention sur trois textes. Les années 1990 voient émerger timidement une tendance (écrire le travail, l'économie) qui s'affirmera plus tard et qu'expriment deux grands succès littéraires de la décennie : *Extension du domaine de la lutte*, le premier livre de Michel Houellebecq (1994) et *Stupeur et tremblements*, le neuvième roman d'Amélie Nothomb (1999) tous deux abondamment réédités dans des collections de poche. *La Boîte* de François Salvaing, publié en 1998, a connu une audience moins importante, mais comme les deux livres qui viennent d'être cités, c'est un roman réaliste « grand public », qui fait siens les principes de l'écriture balzacienne ou zolienne. La vie professionnelle d'un cadre s'élevant peu à peu dans la hiérarchie de son entreprise, la bien nommée « boîte Goubert », une fabrique d'emballage familiale bientôt absorbée dans un groupe plus important, s'inscrit dans l'histoire des années Mitterrand (le livre couvre les années 1981-1991), dont elle épouse les espoirs et les désillusions. François Salvaing, qui a été journaliste et communiste, a mené l'enquête, rencontré le DRH d'une grande entreprise⁷ avant de se lancer dans l'écriture. Quelques années auparavant (1993), Lydie Salvayre publiait son

3. Thomas G. Pavel, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, 436 p.

4. Carlo Ginzburg, *À distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, traduit par Pierre Antoine Fabre, Paris, Gallimard, 2001, 248 p.

5. Viktor Chklovski, *Sur la théorie de la prose*, traduit par Guy Verret, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973, 300 p.

6. Nous choisissons ici la traduction de P. A. Fabre dans Carlo Ginzburg, *À distance*, op. cit., p. 16.

7. Thierry Guichard, « La Boîte », *Le Matricule des anges*, février 1999, n° 25.

troisième roman, *La Médaille*, dans laquelle elle s'attache, elle aussi, à la peinture d'un monde industriel en pleine mutation, l'automobile, mais sur un mode plus expérimental et quasi théâtral : lors d'une cérémonie de remise des médailles du travail, les différents cadres de l'entreprise Bisson prononcent à tour de rôle les éloges des récipiendaires et ceux-ci prennent la parole pour remercier et répondre. Le roman est ainsi constitué des prises de parole directes alternées des deux parties (direction/ouvriers), structure qui suggère un antagonisme toujours présent dans la réalité sociale. *United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, publié en 2002 chez P.O.L, un des premiers textes écrits par Jean-Charles Massera – en 1999 –, opère, lui, des choix esthétiques plus radicaux, en pastichant le genre de l'interview économique journalistique dont il confie la réalisation, non à un spécialiste, mais à une femme ordinaire, sinon du peuple... Ces romans s'adressent à des profils de lecteurs différents qui vont du lecteur de bons romans traditionnels (Salvaing) à l'amateur de structures formelles plus audacieuses (Salvayre), voire postmodernes⁸ (Massera).

Ces romans s'offrent assurément comme des critiques du capitalisme, plus exactement du néolibéralisme mondialisé qui s'instaure au tournant des années 1990, en en présentant un point de vue français sur les effets de la mondialisation sur la structure des entreprises (Salvaing), leur management (Salvaing, Salvayre) ou les discours de la presse (Massera). Ils paraissent en effet à une époque où s'infléchit brutalement la direction des grandes entreprises : restructuration et délocalisation s'accroissent au moment où la prise en main par la finance des destinées des groupes industriels oblige à des coupes sombres dans le personnel. Les années 1990 ont constitué un moment de basculement économique majeur, marqué par la dérégulation financière, la globalisation, la transformation du tissu productif et du travail. Dans cette même séquence historique paraissent plusieurs ouvrages de sciences sociales, tel *Le Mythe de l'entreprise*, de Jean-Pierre Le Goff, qui met en examen l'idéologie managériale, encore marquée en 1992, par les théories du *management participatif* qui promouvaient une « entreprise du troisième type »⁹. Le livre majeur de Luc Boltanski et Ève Chiapello, qui fondent leur concept de « troisième esprit du capitalisme » sur l'étude des textes de management des années 1989-1994, date, lui, de 1999¹⁰. Tout se passe donc comme si, dans la même décennie, sociologie et littérature prenaient acte des transformations majeures de l'économie du monde du travail et entreprenaient de les comprendre.

8. Voir ici-même l'article de Sonya Florey qui qualifie ce dernier livre d'« altermoderne ».

9. Georges Archer et Hervé Serrieyx, *L'Entreprise du troisième type*, Paris, Seuil, 1988, cité par Jean-Pierre Le Goff, *Le Mythe de l'entreprise : critique de l'idéologie managériale*, Paris, La Découverte, 1995 [1992], 307 p.

10. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 843 p.

Le management – en français la gestion ou l'administration du personnel – n'est pas *d'abord* un discours, il est une pratique, voire un art, affichant parfois les grandes valeurs humanistes du *courage*, de *l'exemplarité* ou de *l'efficacité* (si l'on en croit des vidéos mises en lignes en 2013 par l'école de management de Strasbourg¹¹). Il s'agit de « convaincre plutôt que contraindre » comme le dit à la manière d'un slogan un personnage de *La Boîte...* convaincre que l'exécution d'une tâche a de la valeur, du sens, qu'il vaut mieux, pour un salarié, la réaliser plutôt que s'abstenir de le faire. Convaincre donc par l'argumentation et la persuasion, c'est-à-dire par des discours, des énoncés proférés par des *managers* et des *leaders* et destinés à leurs *collaborateurs*. Ces termes ont désormais remplacé on le sait les *directeurs*, les *employés* ou les *ouvriers* en gommant au sein des mots nouveaux les connotations de conflits et de hiérarchies attachées aux mots anciens.

Quant au discours néo-libéral (comme le nomme Thierry Guilbert), ou ultra-libéral, son sens ne recouvre pas exactement celui de *discours du management*, même s'il a partie liée avec ce dernier et prend appui, tout autant que lui, sur une idéologie parfaitement cohérente, mise en lumière par Alain Bihr dans ses travaux : l'« individualité », pierre angulaire de cette cohérence, présuppose que les individus sont sujets au sens « d'êtres autonomes, capables d'agir, de décider et de penser par eux-mêmes, en fonction de leurs seules déterminations propres¹² ». De ce concept découlent ceux de *propriété* (privée), de *liberté* (individuelle) et d'égalité (formelle) et une « seconde triade » : le *marché* (concurrentiel), la *société civile* et l'*État* (de droit).

Les énoncés néo-libéraux ont colonisé la société tout entière par le biais du travail, mais aussi de la presse, la télévision, les chroniques et éditoriaux pléthoriques dont nous sommes quotidiennement abreuvés, mais surtout la langue française contemporaine, comprise comme un « produit social » où se cristallisent des concepts¹³ et sans doute nos pensées. Au même titre que la langue allemande des années 1930 avait fini par s'imprégner insidieusement des formules et des stéréotypes des énoncés du Troisième Reich, les énoncés néo-libéraux deviennent peu à peu familiers et inaperçus.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du plus grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente¹⁴

11. Master Class de l'EM Strasbourg Business School de février et mars 2013, par exemple le courage : <https://www.youtube.com/watch?v=ud2biLxxP-o>, vidéo consultée le 23 juin 2014.
12. Alain Bihr, « L'idéologie néolibérale », in *Semen*, n° 30, *Les Langages de l'idéologie. Études pluridisciplinaires*, 2011, p. 43-56. En ligne : <http://semen.revues.org/8960>, page consultée le 19 mai 2013.
13. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1985 [1916], p. 25.
14. Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich : carnets d'un philologue*, Paris, A. Michel, 1996, p. 38.

Contre cette mécanisation de la parole (chacun répète, à son niveau, les énoncés entendus, nourrissant sans en avoir conscience ce qu'il dit des *mots* d'autrui), le rôle premier de la littérature est d'obliger à une prise de conscience, liée à une salutaire *distanciation* (l'*ostranienie* de Chklovski a donné naissance à la *distanciation* brechtienne). C'est dans cette optique qu'on peut examiner les livres que nous avons retenus (mais d'autres aussi, où ces procédés peuvent être identifiés).

Comment nos trois romans réfléchissent-ils les discours de l'économie et du management? En les étudiant séparément pour davantage de clarté (chaque texte ayant sa cohérence esthétique propre) et en m'appuyant sur l'analyse de discours¹⁵, je tenterai de montrer comment ces discours sont défamiliarisés après avoir été extraits de leur «répertoire» d'origine comme dirait Iser¹⁶, et comment ils sont également évalués, de manière critique, notamment par l'ironie et le comique burlesque.

La Boîte: quand le roman historicise la langue du management

Une thèse se dégage clairement de l'intrigue de *La Boîte*, en particulier de la fin du roman. Le protagoniste, Bardeilhan, apparaît tout d'abord comme une figure de gagnant de la «nouvelle donne¹⁷» économique: idéaliste et homme de gauche, il croit à son travail et l'exécute dans l'enthousiasme, assuré qu'il est de concilier ses idéaux humanistes et son travail; réactif, léger, mobile – plusieurs déménagements rythment son ascension sociale –, il est conforme à l'*homme léger* des réseaux décrits par Boltanski. Mais Salvaing en fait aussi un être peu à peu miné par la désillusion et la conscience, vacillante, de ce à quoi il est tenu de participer, c'est-à-dire les restructurations et les «dégraissages» de personnel. Le point de basculement de son parcours réside dans le rapt dont il est victime. Le jeune adolescent qui le kidnappe est en effet le fils d'un homme qui a été licencié puis a sombré dans l'alcoolisme. Après cet épisode qui se termine, tragiquement, par le suicide de l'enfant, Bardeilhan s'enfonce dans la dépression, puis disparaît en mer. Le suicide de l'enfant, dont le père a été «dégraissé», et celui, vraisemblable, de Bardheilhan l'auteur du dégraissage, ont pour effet d'invalidier les choix professionnels du protagoniste et les discours auxquels il adhérait pleinement. C'est donc la structure de la fiction et la composition du roman qui formulent une critique des discours du management en montrant la réalité des malheurs individuels (chômage, alcoolisme) que ceux-là ont pour vocation à dissimuler.

15. Notamment les travaux de Thierry Guilbert (*Le Discours idéologique ou la Force de l'évidence*, Paris, L'Harmattan, 2008, 271 p.). Voir ici-même l'article de ce linguiste, p. 53-66.

16. Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture: théorie de l'effet esthétique*, traduit par Evelyn Sznycer, Bruxelles, Belgique, P. Mardaga, 1976, 405 p.

17. François Salvaing, *La Boîte*, Paris, Librairie générale française, 2000 [1998], p. 129. Les citations dans le texte renverront dorénavant à cette édition.

La Boîte rend compte du changement historique qui a affecté l'économie durant les années Mitterrand et s'est traduit par une transformation et une intense « modernisation » de la langue, valorisée par les tenants du pouvoir économique. Le narrateur présente parfois ce vocabulaire nouveau comme de simples adaptations lexicales sans conséquences. Ainsi a-t-on renommé de nombreuses professions, *vendeur* et *ouvrier* devenant « attaché commercial » et « opérateur », *directeur du personnel*, « responsable aux ressources humaines ».

Les termes de « nouvelle donne » (p. 129) et de « nouvelle vision » (p. 16 ou p. 104), qui élargissent « le champ d'action des entreprises à l'Europe » (p. 105) connotent positivement pour le personnage la refondation de l'entreprise et du monde du travail dans le cadre de la mondialisation des échanges : « Regardons-nous comme les architectes de l'entreprise nouvelle, dit et répète Patrick Bardheilhan à ses collaborateurs » (p. 193). Salvaing place ainsi son personnage dans une situation d'adhésion profonde aux changements impulsés par l'économie. Il le fait participer à l'invention de la « culture d'entreprise » (p. 18), de la « communication d'entreprise » (p. 27), ou des journaux internes (p. 66). Prenant des notes dans un livre de management (p. 66), Bardheilhan incarne clairement la révolution managériale : il introduit dans son entreprise la flexibilité (p. 36), les « horaires à la carte » et les « horaires modulés » (p. 65) ; il imagine mettre en place un « entretien annuel » d'évaluation (p. 50), un groupe de réflexion, se heurte aux réticences de « collaborateurs » qui estiment que les « cercles de qualité » et les « ressources humaines » ne sont que « chichis » (p. 57)... bref, il se comporte comme un « missionnaire » (p. 27), animé par le feu sacré du management moderne. Par l'invention de ce personnage, par son implantation dans un univers économique, par l'adhésion et l'enthousiasme qu'il lui prête au regard des transformations économiques et managériales, Salvaing offre à son lecteur une compréhension des processus historiques et des bouleversements sociologiques affectant le travail. Cette légère distance par rapport à son personnage est sensible tout au long du texte, par exemple dans la manière dont l'auteur pastiche l'invention d'acronymes si courant dans les livres de management :

– En avant la Pampa ! criait-il joyeusement, traversant landes ou forêts.

À son tour de jouer les conférenciers. On l'écoutait par petits groupes à Vitré, Laval ou Pontivy. Il réclamait chaque fois des représentants de chaque service. Décloisonner, maître mot. La gestion des ressources humaines devait être l'affaire de tous. Il énumérait les objectifs à poursuivre. Et à réunir. Cinq, comme les doigts de la main. Personnalisation. Adaptation. Mobilisation. Partage. Anticipation. P-A-M-P-A. Présenté comme ça, on l'assurait qu'on retiendrait. Un type très agréable, tonique¹⁸.

Les cinq lettres ingénieuses de cette « PAMPA » rappellent bien sûr la fameuse méthode des « 5 S ». Issue du toyotisme (cinq verbes japonais commençant par

18. *Ibid.*, p. 27.

le son «s») et diversement traduite en français, parfois par l'acronyme ORDRE (Ordonner, Ranger, Découvrir des anomalies, Rendre évident, Être rigoureux...), elle vise à l'accroissement constant de la productivité par la participation de tous.

Un des procédés récurrents utilisés par Salvaing consiste à mettre en évidence le moment historique de la constitution d'«unités phraséologiques¹⁹», qui apparaissent comme des pièces maîtresses du discours économique néo-libéral. Les formules figées que les linguistes désignent de la sorte consistent en l'association de mots qu'on ne peut plus considérer comme «libres», mais se trouvent associés – durablement ou non – en «unités indissolubles», telle la formule «partenaire État» dans la citation suivante :

La Boîte Goubert lançait un échelon intermédiaire entre le siège et les unités. Des répliques régionales de la structure centrale, pour coller au plus près – Bardeilhan adorait l'expression, la reprenait dans des circonstances et à des fins privées – du **partenaire État**²⁰.

L'écrivain utilise aussi de façon massive le procédé de la «modalisation autonymique» étudiée par Jacqueline Authiez-Revuz²¹, soit des formules qui montrent qu'une expression est utilisée à la fois en toute transparence (en *usage*), mais qu'elle l'est aussi en *mention* (elle est désignée comme expression). La modalisation autonymique est une pratique très fréquente dans la vie ordinaire, lorsque les locuteurs veulent prendre leur distance par rapport à une expression, en montrant qu'elle n'est pas entièrement *leur*. Elle sert alors en quelque sorte de «guillemets» à cette dernière. Dans la citation précédente, l'incise : «Bardeilhan adorait l'expression, la reprenait dans des circonstances et à des fins privées» montre bien que le personnage (mais plus encore, derrière lui, l'auteur) prend ses distances d'avec l'expression *coller au plus près du partenaire État*. Ce procédé de modalisation autonymique se retrouve dans les deux exemples qui suivent (en italique) et sert à mettre à distance les termes qui figurent en gras :

Les deux entreprises n'avaient pas le même **métier**, *comme on commençait à dire*²².

En politique, ils [Bardeilhan et sa femme] votent d'ordinaire différemment mais *apprécient tous deux la vogue du mot consensus et ne savent pas d'adjectif et de substantif plus dépréciateurs que dogmatique et doctrinaire*²³.

19. La formule est de Charles Bally. Voir Stéphane Bikialo, «“J'ai un clou sur la langue”. Phraséologie néo-libérale et langue littéraire au XXI^e siècle», *L'Information grammaticale* n° 130, juin 2011.

20. François Salvaing, *La Boîte*, op. cit., p. 26.

21. Jacqueline Authiez-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, 2 volumes, Paris, Larousse, 1995.

22. François Salvaing, *La Boîte*, op. cit., p. 12.

23. *Ibid.*, p. 171.

L'auteur prête à ses personnages une conscience attentive au changement linguistique, aux anglicismes, à l'émergence de l'américain d'affaire comme langue véhiculaire; l'anglais y est décrit comme « la langue de ce qui marche, ce qui conquiert, la langue de la séduction » (p. 243).

La faillite de la structure était aussi un échec personnel. Bien saisir cela et rebondir. Question de *guts*. William Lévêque n'abusait pas, usait parfois de mots ou de locutions *made in USA*. Là aussi sa diction mettait en relief, donnant à remarquer à la fois l'excellence de son accent et qu'il raillait l'américanomanie²⁴.

Les verbes de parole soulignent le moment historique de constitution des discours managériaux de la nouvelle donne :

Elle *parle de repositionnement*, souvent Élisabeth Grandjean a quelques semaines d'avance sur Patrick Bardeilhan dans l'utilisation des mots en vogue²⁵.

Les personnages de Salvaing ne sont donc pas englués dans la novlangue qui émerge dans les années 1980, mais sont des êtres conscients qui savent prendre leur distance face à elle, et font preuve de réactions vraisemblables. Ils sont amusés, ironiques, supérieurs... En confiant à ses personnages ce recul métalinguistique, en les amenant à accepter cette nouvelle langue, mais aussi à jouer avec elle, Salvaing oblige le lecteur à la prendre en considération avec le même détachement. La forme romanesque dans laquelle il s'inscrit suppose en effet une identification (même partielle) aux personnages principaux et à leurs comportements²⁶.

La Médaille: un dispositif ironique

Les dispositifs ironiques sont légion dans les romans « expérimentaux » qui opèrent un travail sur la voix et la profération, qui triturent et malaxent une matière d'abord linguistique. Définie par Philippe Hamon, l'« ironie littéraire » s'attaque principalement aux discours « routinisés », relevant d'une forme de *mécanisation* du langage et de la pensée. Cette routine est celle des « clichés, stéréotypes et poncifs en tout genre » mais aussi des « chaînes de raisonnements, d'argumentations ou de déductions »²⁷.

Dans son livre sur *Le Rire* (1900), le philosophe Henri Bergson a montré comment la *mécanisation* était un des ressorts les plus efficaces du comique, lequel

24. *Ibid.*, p. 91.

25. *Ibid.*, p. 207.

26. Sur l'importance de cette identification qui a longtemps été contestée, voir Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.

27. Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire: essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, p. 67.

résulte pour lui du *mécanique plaqué sur du vivant*. Voir un homme qui trébuche sur une pierre fait sourire car il semble un pantin, incapable d'une adaptation souple et vivante à l'obstacle qui se trouve devant lui. Chez Salvayre, lire l'allocution du directeur de la productivité de l'entreprise Bisson est désopilant car ce dernier répète comme une marionnette des discours figés qui ne témoignent pas d'une pensée vivante.

Dans *La Médaille*, l'invalidation des discours du management découle également de la structure générale du roman. Les allocutions des directeurs célèbrent de manière outrancière les vertus du capitalisme mondialisé et du management participatif, et les réponses des ouvriers mettent l'accent sur leur vie saccagée ; l'un d'eux reçoit d'ailleurs sa médaille à titre posthume après son suicide intervenu au terme d'une maladie professionnelle fictive qui l'avait défiguré, et *assombri* à tous les sens du terme (sa peau avait noirci et il s'était mis à déprimer). C'est sa veuve qui vient chercher la médaille.

En montrant l'endroit et l'envers de la médaille, Lydie Salvayre dénonce la mystification à l'œuvre dans le discours du management. Mais elle souligne aussi sa puissance. À la fin du roman, outrancière comme le reste du livre, des ouvriers qui s'étaient rebellés pendant la cérémonie en viennent à réclamer des médailles « en chocolat », tandis que leur ardeur se voit réduite à néant par le discours du dernier médaillé et par l'allocution finale du PDG. Le dernier médaillé, un ancien établi maoïste converti aux nouvelles valeurs de l'Entreprise, célèbre les vertus de la Collaboration. Quant au PDG, il se félicite de la croissance « planétaire » de son Groupe :

Nous venons d'implanter une usine à Rio de Janeiro qui utilisera plus de trois mille individus. Nous n'hésitons jamais à embaucher sur place une main-d'œuvre qui, pour être inculte et famélique, n'en est pas moins industrielle. Car c'est *l'amour des hommes* qui nous guide²⁸.

Il est bien évident qu'aucun PDG réel n'oserait se référer à « l'amour des hommes », mais cette formule grossit jusqu'à l'absurde le procédé fréquent qui consiste à faire appel à de grandes valeurs universelles pour légitimer des actes critiquables et souvent néfastes (ici, une délocalisation), réalisés dans un but de pur profit. L'Industrie, le Progrès, les Lumières, l'Entreprise – toujours avec Majuscule dans cette allocution – sont d'autres éléments d'un « sacré montré », voire *brandi* par ce PDG, pour reprendre les termes de Thierry Guilbert²⁹, et auquel nul ne saurait résister car ils renvoient à des « valeur[s] mobilisatrice[s], partagée[s],

28. Lydie Salvayre, *La Médaille*, Paris, Seuil, 2004 [1993], p. 165.

29. Thierry Guilbert, *L'« Évidence » du discours néolibéral : analyse dans la presse écrite*, Bellecomben-Bauges, Éditions du Croquant, 2011, 133 p.

évidente[s] (que chacun s'accorde à reconnaître comme essentielles)³⁰. Qui donc en effet pourrait s'élever contre *l'amour des hommes*?

Avec cet exemple, on entre de plain-pied dans un procédé privilégié par Lydie Salvayre : elle utilise des bribes de discours sérieux (qu'on pourrait trouver dans la bouche de managers réels) ou des procédés du discours sérieux (l'appel aux grands principes), mais les subvertit et les dénonce par l'ironie. Cette dernière est ici assurée par le contraste entre la profession de foi d'*amour* pour les hommes et le mépris exprimé par les adjectifs évaluatifs, *inculte et famélique*, qualifiant la main-d'œuvre brésilienne, et dans l'ensemble du roman par des « signaux » d'ironie évidents. Lydie Salvayre joue en effet continuellement avec le contraste entre les mots, la distance entre des contenus éloignés et co-présents dans l'énoncé, la boursofflure et les figures de style, une ponctuation expressive surabondante, la typographie, qui sont les grands moyens de l'ironie et du burlesque. Pour endiguer la « vague de suicide », « épidémie » qui sévit dans son entreprise, le directeur de la productivité propose une « campagne de lutte » aux accents guerriers. Ces expressions sont des unités phraséologiques installées en langue avant « l'épidémie de suicide » de France Télécom en 2009 ou du Technocentre de Renault à Guyancourt en 2007. Le management, ici, se révèle particulièrement musclé, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'« abattre la bête du pessimisme » :

Quoique la vague, et j'ose dire, la vogue des suicides (rires dans la salle) contribue à réduire très légèrement le chiffre du chômage, nous ne pouvons que blâmer et punir un aussi fatal pessimisme. Le pessimisme, Mesdames, Messieurs, est la bête à abattre. Nous l'abattrons³¹.

Salvayre se moque aussi dans ce passage de l'humour cynique et peu inspiré de son directeur fictif. Elle met en scène en les grossissant les procédés utilisés dans le management réel, comme le fait de donner des conseils applicables à la vie privée. Le « directeur de la productivité » enjoint à ses ouvriers démoralisés de « fonder une petite famille » :

Mariez-vous ! Ce ne sont pas les femmes qui manquent ! Il est beau de pouvoir décharger son cœur et le reste sur une femme agréée et qui vous appartient en propre³².

Il brandit en clair ce qui est assurément dissimulé dans les discours réels, à savoir la menace, toujours présente au-dessus de la tête du salarié non conforme, du syndicaliste par exemple, d'être placé sur un poste punitif³³, ici au contact de produits toxiques :

30. *Ibid.*, p. 39.

31. Lydie Salvayre, *La Médaille*, op. cit., p. 107.

32. *Ibid.*, p. 108.

33. Voir le témoignage de Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Minuit, 1978, 180 p.

À chaque tentative de suicide ratée, le coupable subira une mise à pied d'une semaine, suivie d'une mutation irréversible dans un atelier de haute dangerosité.

Nos ateliers de haute dangerosité sont réservés à nos usines de sous-traitance. Nos usines de sous-traitance accueillent les maigres, les masochistes, les mongoliens, les Nègres, les nerveux, les nonchalants, les Arabes sains ou malsains, les terroristes repentis, les pessimistes (ce sont les pires), les périmés, les podagres, les sujets dispensés d'efforts en raison d'une hernie inguinale ou de toute autre affection, et cetera.

Mais nous tenons à vous rassurer. Chez les individus susnommés, les effets mortifères des substances toxiques n'apparaissent pas avant une vingtaine d'années. Il n'y a pas de quoi en faire un plat! Du reste, cancer et leucémies bénéficient, grâce aux progrès constants de la science moderne, de traitements chimiques tout à fait appropriés.

Finie la sensiblerie!

De la poigne!

Peu après ce passage, le directeur affirme la nécessité d'une « petite opération de réajustement » : la suppression de deux mille emplois...

ASSAINISSONS!

Assainissons l'entreprise. Débarrassons-nous de la racaille qui infecte le troupeau.

Nous voulons des hommes propres dans une usine propre³⁴.

L'auteur joue ici avec les images banales dans le monde économique (*l'assainissement* ou le *dégraissage*), mais les porte à leur paroxysme en les frottant à d'autres registres (le langage familial – *en faire un plat*, ou au contraire très soutenu – *podagre*), à des détournements de proverbes ou d'adages, des énumérations fantaisistes, etc. ; elle utilise des unités phraséologiques ordinaires (*l'opération de réajustement*) qui masquent des vérités désagréables (les licenciements), mais les enfle de manière à ce que le lecteur ne puisse pas ignorer ce que cache la langue euphémistique du néo-libéralisme³⁵. Ses personnages inventent des slogans (« Assainissons! ») qui rappellent l'omniprésence de la « communication » dans les entreprises et singent le nouveau *credo* du néolibéralisme : l'autonomisation du salarié sommé d'exercer un autocontrôle sur son travail³⁶, ou voué à être externalisé comme entrepreneur indépendant (« Exploitez-vous vous-même! » lit-on p. 85), la concurrence établie entre les salariés (« Haïssez-vous les uns les autres! », p. 86), l'élargissement du secteur privé à tous les domaines de l'existence (« Privatisez votre vie privée! », p. 91).

34. Lydie Salvayre, *La Médaille*, op. cit., p. 109.

35. Éric Hazan, *LQR. La Propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir, 2006, 122 p.

36. « On peut [...] voir, dans le passage du contrôle à l'autocontrôle et l'externalisation des coûts de contrôle, autrefois assumés par l'organisation, sur les salariés et les clients, les traits les plus marquants de l'évolution du management des trente dernières années » (Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 126).

Les allocutions des directeurs de *La Médaille* condensent ainsi de nombreux traits du discours managérial actuel, que le roman dévoile comme discours de la mystification et de la virilité (« Finie la sensiblerie »), comme l'a montré Christophe Dejours³⁷. Les valeurs que ces directeurs prônent sur un mode positif : autonomie, indépendance, émulation des individus entre eux, ou élargissement du secteur marchand sont ici retournées en leur exact contraire : exploitation, haine ou privatisation.

L'ironie est sans doute moins un procédé de défamiliarisation que de dévoilement, mais elle a aussi pour fonction d'atteindre une forme de vérité.

Massera : le montage de textes

United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre se révèle être au plus proche des discours néolibéraux, tout d'abord parce qu'il recopie, sans la citer, l'interview d'un homme d'affaires renommé et influent, Félix Rohatyn, parue dans *L'Expansion* le 21 février 1999. Si Massera s'était contenté de la recopier intégralement sans y changer une virgule, le seul fait de la signer et la publier chez un éditeur littéraire, P.O.L., aurait suffi à *défamiliariser* le texte, en lui donnant une signification autre que celle qu'il avait dans *L'Expansion*³⁸.

Mais l'écrivain va plus loin, en transformant de fond en comble cette interview par l'insertion de passages de son cru. Ce montage féroce ment drôle distend et discrédite le texte source par la représentation insolite : ce n'est pas un animal qui prend la parole, selon l'exemple donné de « représentation insolite » par Chklovski, mais une femme ordinaire, confrontée à différents problèmes de nature économique – la « boîte » de son mari a été rachetée, elle est inquiète pour sa fille –, qui conduit l'interview du spécialiste en économie. Et ce dernier lui répond dans un verbiage néo-libéral qui prend toutefois en considération la situation propre de son interlocutrice.

Voyons un extrait de ce texte ; en gras figurent les insertions de l'écrivain, rares à cet endroit :

La sœur à Christian, qui elle arrive en fin d'droit est aujourd'hui très critique sur le système financier international auquel elle attribue la responsabilité de son licenciement. Est-ce également votre analyse ?

37. Christophe Dejours, *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998, 197 p.

38. Comme le montre aussi Pierre Bayard, *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*, Paris, Minuit, 2010, 156 p.

Tout le monde cherche la formule qui permettrait de trouver la stabilité financière économique idéale **pour la sœur à Christian ou votre fille**. L'action du FMI et de la banque mondiale aura au moins permis d'endiguer la contagion. Faut-il aller plus loin, en contrôlant les flux de capitaux à court terme? C'est peut-être souhaitable, mais je ne sais pas du tout si c'est possible. J'ai bien peur qu'en imposant des contrôles, on ne fasse plus de tort aux entreprises que de bien à **la sœur de votre Christian ou à votre fille**³⁹.

Il correspond au texte source, paru dans *L'Expansion* du 21 février 1999⁴⁰, sauf que dans l'original, « George Soros », un « financier réputé », occupait la place de « la sœur à Christian, qui elle arrive en fin d'droit ».

L'interview originelle de F. Rotahyn présente plusieurs exemples de phraséologie néo-libérale; les « flux de capitaux à court terme » par exemple dissimulent la spéculation financière sous une métaphore à la fois familière, et peu compréhensible pour le commun des mortels: utiliser le terme *flux* suppose la grande difficulté, voir l'impossibilité à lutter contre un élément liquide. La phrase: « L'action du FMI et de la banque mondiale aura au moins permis d'endiguer la contagion », présente deux procédés bien décrits en analyse de discours par Thierry Guilbert, la « nominalisation » et l'usage d'une métaphore – celle de la maladie – qui, comme le *flux*, « naturalise » le propos. La nominalisation est une opération qui « réduit une phrase [comportant un verbe] à un groupe de mots⁴¹ »: ainsi, « l'action du FMI » réduit-elle « Le FMI a une action ». Cette nominalisation a un effet pernicieux, qui est de glisser au sein du groupe nominal des éléments implicites, en l'occurrence des présupposés⁴², c'est-à-dire des énoncés non *posés*, non affirmés et de ce fait difficilement contestables. Parler de « l'action du FMI et de la banque publique » présuppose que cette action existe, qu'elle a eu lieu avant même qu'on en parle... et qu'il n'est pas question qu'on le justifie. Quant à la métaphore de la *contagion*, elle « naturalise » le cadre, en faisant admettre que les questions économiques, c'est-à-dire relevant d'une responsabilité humaine, sont aussi naturelles qu'une maladie. Elle assure un changement de « cadre » pour reprendre l'expression d'Erwing Goffman⁴³.

39. Jean-Charles Massera, *United Emmerdements of New Order, précédé de United Problems of Coût de la Main-d'Œuvre*, Paris, P.O.L., 2002, p. 10.

40. À lire dans son intégralité sur: http://lexpansion.lexpress.fr/economie/la-meilleure-protection-sociale-c-est-un-chomage-a-4_11898.html (consulté le 8 juin 2014).

41. Thierry Guilbert, *Le Discours idéologique ou La force de l'évidence*, op. cit., p. 47.

42. La prédilection pour « les tournures nominalisées » a déjà été observée dans la langue économique du XIX^e siècle (par Alexandre Péraud). Présupposer signifie (Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire: principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1980, 311 p.) faire passer, comme en contrebande, un contenu qui n'est pas l'objet du débat.

43. Erwing Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Minuit, 1981 [1974], cité par Thierry Guilbert, *L'Évidence du discours néo-libéral*, op. cit., p. 76.

En migrant dans un texte publié chez un éditeur littéraire, les formules de Félix Rohatyn, ce « flux », cette « contagion », se trouvent décontextualisées, ou plus exactement recontextualisées dans un lieu qui n'est pas leur territoire originel. Et dans ce lieu, des gens ordinaires, un certain Christian ou sa sœur, qui sont au chômage, touchent des allocations, ou sont menacés de ne plus les toucher, manifestent leur présence par une langue totalement autre, et qui rend insolites, par contraste, les énoncés de Félix Rohatyn : la suppression de la voyelle dans « fin d'droit », procédé utilisé par l'auteur tout au long du texte, mime la langue orale, et surtout rappelle que la langue économique des médias n'est l'apanage que d'une infime fraction de la société, la fraction dominante... tandis que la très grande majorité, les Christian et leurs sœurs, qui appartiennent à la fraction dominée, parlent de manière très différente.

Massera fait exploser les présupposés, quand il greffe des compléments incongrus sur les noms *investissements*, *coût de production* ou *croissance*, généralement employés seuls dans la langue économique. Chez lui, la croissance est ainsi celle « d'un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6 000 balles par mois » (p. 11). La formule rend visible, sans pathos mais avec drôlerie, le monde d'en bas, celui des victimes et des laissés pour compte de la mondialisation financière.

« Faut-il en rire ? » me suis-je demandé dans mon titre... Il n'y a pas de traitement uniforme des discours néo-libéraux et managériaux dans la littérature contemporaine, mais dès lors que le roman s'en saisit, c'est toujours dans une volonté critique car il est assurément dans la nature du roman⁴⁴ de se faire critique des discours, et dans la nature de l'art en général de proposer une vision *à distance* des choses. Cette distanciation peut s'opérer dans le registre sérieux comme dans le comique burlesque.

Une approche sérieuse, voire grave, prévaut dans le roman d'inspiration balzacienne, nous l'avons vu avec Salvaing. Une subversion de ces discours ou leur renversement, farcesque, s'opère dans les romans plus expérimentaux de Lydie Salvayre ou de Jean-Charles Massera...

Ces discours recèlent un potentiel de comique dès lors qu'ils sont cités et analysés. La dérision n'est toutefois pas le propre de la littérature ; elle se trouve aussi bien dans la presse, les émissions de télévision que dans les témoignages d'ouvriers, par exemple dans *Grain de sable sous le capot* de Marcel Durand⁴⁵. Qu'apporte donc la littérature ?

44. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1987, 488 p.

45. Marcel Durand, *Grain de sable sous le capot : résistance & contre-culture ouvrière les chaînes de montage de Peugeot, 1972-2003*, 2^e éd. revue et augmentée, Marseille, Agone, 2006, 428 p.

- elle dénonce l’emprise mystificatrice de ces discours en montrant le destin funeste de personnages (cadres, managers) qui s’y sont laissés malencontreusement prendre ;
- elle montre le « réel du travail » nié par ces discours, elle rappelle la présence de l’homme au travail et de sa souffrance, elle exhibe les victimes des dommages collatéraux des restructurations (les chômeurs) ;
- elle défamiliarise ces discours, dont l’étrangeté (la vacuité, la fausseté) apparaît au grand jour d’autant mieux qu’ils ont été importés et greffés sur un support inhabituel ;
- elle oblige par l’ironie à une interrogation⁴⁶ sur les discours économiques qui imprègnent notre monde et suscite la prise de conscience du lecteur.

46. *Ironie* vient d’ailleurs du grec *eirônia*, interrogation.